

Jean-François Chabas

Les mille ruses du renard volant



Avec le soutien du

CNL
Centre national du livre

casterman FEELING

Extrait de la publication

www.centrenationaldulivre.fr

Les mille ruses du renard volant

J'ai hurlé, crachant de mes poumons l'air salin :

– Lillian ! Sors de là !

De là où elle se trouvait, au cœur des rouleaux rugissants, je crois qu'elle ne m'a même pas entendu. Et même si ç'avait été le cas ? Qui, désormais, pouvait connaître le raisonnement de Lillian Wyatt, jeune fille partie pimpante pour la guerre, revenue avec un autre cerveau ?

Lorsque Waldo retrouve sa fille à l'hôpital, gravement blessée par un éclat d'obus, il ne pense qu'à maudire les hommes qui l'ont envoyée se battre et qui lui refusent le droit de s'occuper d'elle. Mais bientôt, la douleur et la révolte laissent place à l'espoir et Waldo décide de tout faire pour sauver sa fille...

Tout l'amour d'un père.

LES MILLE RUSES
DU RENARD VOLANT



*Pour Amélie, apprentie astrophysicienne,
là-bas, au Canada. À trop fréquenter les étoiles,
je crains qu'elle y rencontre poésie et philosophie.*

J.-F. C.

www.casterman.com

Conception graphique : Muriel Lefebvre

ISBN 978-2-203-05956-6

© Casterman 2009

Imprimé en Espagne

Dépôt légal : août 2009 ; D.2009/0053/520

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

A black and white illustration of a woman's face on the left, looking slightly to the right. Her hand is visible on the right, holding a pen as if writing. The background is filled with faint, sketchy drawings of flowers and leaves. The title is written in a large, stylized, outlined font across the center.

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

*Les
mille ruses
du renard
volant*

FEELING
casterman

*Pourquoi le corbeau chante-t-il ?
Parce que dans la montagne
Il a un enfant chéri de sept ans.
Le corbeau chante
Mon chéri ! Mon chéri !
Il chante
Mon chéri ! Mon chéri !*

Chanson enfantine japonaise.



US ARMY

Extrait de la publication

1

Quand elle a eu vingt ans, ma fille, Lillian Wyatt, s'est engagée dans le corps des US Marines. Son temps dans l'armée était censé lui fournir de quoi, ensuite, poursuivre les études de médecine qu'elle envisageait. Elle n'avait pas du tout les moyens de se les payer, autrement. Les facultés et les écoles sont si chères aux États-Unis. Ç'aurait été moi, enfin, je veux dire, si j'avais pu argumenter, je lui aurais conseillé de prendre un boulot dans la restauration, dans un fast-food, n'importe quoi, sauf l'armée. Mais sa mère Dorothy et moi avions divorcé dix ans plus tôt. J'étais retourné vivre dans mon pays, au Canada, et bien entendu Dorothy, qui était restée à Washington, avait obtenu la garde de notre fille. Quand on est avocate, on sait s'y prendre pour ce genre de choses. Mon ancienne femme est une excellente avocate. Sans état d'âme, dure comme l'obsidienne, ainsi

qu'il faut l'être, ou ainsi qu'ils pensent qu'ils doivent le devenir pour être considérés, dans cette profession.

Je n'ai plus beaucoup vu ma fille, pendant ces années, parce que sa mère faisait tout pour ne pas me l'envoyer, et que je n'avais pas assez d'argent pour accomplir souvent le trajet. Surtout, en fait, parce que revoir Lil de façon si épisodique me crevait le cœur, et que, comme certains hommes dans ces circonstances, j'ai fait preuve de lâcheté. J'aurais dû penser que, pour mon enfant, l'espacement de mes visites était bien plus douloureux et néfaste que pour moi, mais je crois que j'étais égoïste.

Sept mois après qu'elle s'était engagée, ils ont envoyé ma fille combattre en Irak. Aussi incroyable que puisse paraître ma stupidité, cela, je ne l'avais pas prévu. J'imaginai que c'était une affaire d'hommes. Est-ce que la guerre n'est pas une affaire d'hommes ? À mon idée, Lil passerait son temps dans les Marines à taper sur un ordinateur, ou à cuisiner une tambouille infecte, mais, surtout, elle ne quitterait pas le territoire américain. Au lieu de ça, ils ont propulsé ma petite fille dans cet enfer. Quand je l'ai su, j'ai appelé Dorothy à Washington, et je l'ai agonie d'injures en prétendant que s'il arrivait quelque chose à Lil, ce serait sa faute. Que si moi, j'avais été loin et

impuissant, elle au moins, sa mère, aurait pu empêcher notre gosse de mettre les pieds dans cette saleté d'armée.

Dorothy, qui était toujours très calme, m'a demandé si j'avais le souvenir de la dernière fois où nous avons pu empêcher la petite de faire ce qu'elle voulait. Elle a ajouté, sans me laisser le temps de me remémorer cette très lointaine époque :

— Elle est exactement comme toi.

Je sais que cette tirade n'avait pas pour but de me faire plaisir, mais j'ai été content, une seconde, avant de me remettre à crier dans le combiné. Dorothy a raccroché et quand j'ai cherché à rappeler, je suis tombé sur un répondeur que j'ai saturé de messages cinglés.

Lil appelait parfois de là-bas, mais c'était rare. J'étais effaré par la nature de son langage. Je le lui reprochais.

— Merde, ma fille, arrête de parler comme un charretier.

— Je te signale que tu viens de dire merde.

« Toi, tu es une fille, ce n'est pas pareil », voilà ce que j'avais envie de répondre, mais je n'étais pas assez stupide pour ça.

— Tu sais, papa, je passe mes journées avec des mecs pour qui « trou du cul » ou « fesse de rat »,

ce sont des formules ultimes du respect. Si je commence à te dire ce qui se passe quand ils t'insultent, tu vas nous faire un malaise vagal, tu vois ce que je veux dire ?

— Je vois ? Je vois que tu es insolente avec ton père, et que tu traînes avec des débiles mentaux. Des débiles armés jusqu'aux dents.

Elle s'était mise à faire semblant de chuchoter depuis là-bas.

— C'est vrai. Ils sont tous débiles. Il y en a qui bavent, la moitié pissent au lit, et ils lisent des magazines avec des filles toutes nues, tu imagines le tableau ? Quelle... quelle horreur ! Mais je compte sur eux pour me sauver le cul en cas d'embrouille, tu comprends ? Il n'y a qu'eux. Vu que j'ai demandé au capitaine s'il voulait bien que papa et maman viennent s'occuper de moi pendant les patrouilles, mais le méchant, il n'est pas d'accord. Je n'ai même pas le droit d'emporter mon doudou. C'est pas humain.

— Euh, il n'y a que des garçons, hein ? Ils ne sont pas trop...

— Là, je t'arrête tout de suite. Est-ce que tu m'as déjà vue me faire chahuter par un gars ? Jamais ? Une seule fois ?

Chez Lil, chez ma fille chérie, c'était bien surprenant, et presque inexplicable : elle avait la beauté du diable, plus encore que Dorothy, il faut

imaginer une grande fille aux jambes interminables mais nerveuses, pas un de ces criquets maigrichons des défilés de mode, une fille tout en muscles, mais en muscles ronds, qui ne laissaient aucun doute sur son sexe, même si on la contemplait de très loin. Un visage irrégulier, aux larges méplats tranchés par des pommettes aiguës, des cheveux roux presque rouges, et des yeux verts en immenses amandes, si clairs qu'ils en étaient un peu effrayants, car animaux.

Le plus surprenant, le plus inexplicable, était que, malgré ce physique exceptionnel, je ne crois pas – autant qu'un père puisse être au courant de ce genre de choses – que Lil ait jamais été importunée. Elle dégageait trop de puissance, une force de vie qui donnait aux faibles l'envie de se soumettre, aux forts l'idée d'aller voir ailleurs.

— Papa ? On est d'accord là-dessus ? Si un des mecs s'avisait de laisser traîner une main à moins de trois mètres de mes fesses, je l'opérerais des amygdales au coupe-ongles.

2

Dans les premiers temps, elle était assez gaie. Mais ça s'est vite gâté. Elle a vu. Elle a compris. Lillian était tout, sauf bête. Une fois, en pleine nuit, elle m'a appelé, et elle m'a dit :

— Tu sais, papa, ce n'est pas du tout comme ils montraient à la télé.

J'ai été tellement saisi par sa naïveté que je n'ai su quoi dire. J'ai ressenti une énorme rage à l'encontre des pseudo-journalistes de chaînes américaines comme la *Fox*, qui bourrent les têtes des gamins avec de la désinformation écœurante. De la pure propagande.

— Papa ? Tu m'entends ?

— Bien sûr que je t'entends, chérie.

— C'est le bordel. On ne sait plus qui tire sur qui, et qui fait sauter des bombes chez qui. Il y a des centaines de milliers de civils irakiens qui ont été tués, ici. Je parle de femmes, d'enfants et de

vieillards. Pas quelques milliers, et pas toujours par accident. C'est notre armée. L'armée de mon pays. C'est une boucherie.

Je n'ai pas réussi à choisir si je devais d'abord demander au Ciel de protéger le corps fragile, ou le tendre esprit, de mon enfant. Il fallait embrasser ma fille tout entière.

Au cours des mois qui ont suivi cet appel nocturne, j'ai assisté, dans un état d'horreur impuissante, à la lente dégradation de l'état moral de ma Lil. J'ai haï la politique des États-Unis, et son armée, et les militaires, comme je me serais cru incapable de haïr. En 44 mon grand-père avait lutté dans le Pacifique contre les Japonais, mais la guerre de cette époque était tellement plus justifiée. Les Japonais avaient perpétré d'horribles massacres sur les civils, en Mandchourie et ailleurs. Les Allemands, eh bien, ils étaient nazis, avec le cortège que cela impliquait, et ça suffisait. Tout semblait alors évident, s'il s'agissait de choisir le camp des gentils, celui des méchants.

Je ne sais plus. Il y a toujours des petits malins pour expliquer aux gens qu'ils doivent aller tuer et se faire tuer, et, curieusement, ces petits malins sont ceux qui toujours survivent aux guerres.

Un camarade de Lil a tiré sur un Irakien, depuis le Hummer blindé où leurs camarades et

eux se terraient pendant une patrouille. Il avait pris pour une arme le rouleau de carton que l'homme portait sur son épaule, rouleau qui, après examen, contenait des affiches de propagande pro-américaine, destinées à encourager les Irakiens à entrer dans la police.

Lil lui avait dit, à l'autre, de ne pas faire feu. Quand elle a constaté le résultat, elle a donné un coup de crosse de M16 dans la figure du soldat et lui a cassé le pont de l'œil.

Ils l'ont mise aux arrêts, puis l'ont réintégrée dans les unités de terrain ; ils avaient besoin de personnel.

Trois jours après qu'elle avait repris les patrouilles, des Irakiens ont tiré sur elle, directement, avec un RPG7, alors qu'elle se tenait dans une rue, assez loin de son véhicule. Si la roquette l'avait touchée, elle aurait été pulvérisée. Ce sont des engins destinés à détruire des chars. Mais le projectile a frappé un mur derrière ma fille. Elle a été projetée au sol par le souffle. Quand on l'a relevée – ça a pris un certain temps parce que les gars de son unité avaient à faire avec ceux qui avaient utilisé le RPG –, elle avait l'air indemne, juste un peu choquée, et à demi-sourde à cause de l'explosion. Ce n'est qu'en remontant dans leur Hummer qu'ils se sont rendu compte qu'elle avait un éclat de roquette planté dans le cou.

Ce n'était pas une blessure mortelle. Et on me dit qu'elle a été soignée aussi bien que possible ; je veux bien le croire. Seulement, cet éclat avait empêché l'arrivée normale du sang au cerveau. Ce que les médecins militaires avaient pris au début pour un état de choc, après avoir retiré l'éclat et recousu la plaie au cou, s'est avéré une altération des capacités cérébrales, altération définitive, et selon toute évidence, assez grave.

Quand Dorothy m'a appelé pour m'annoncer la nouvelle et me dire qu'on rapatriait Lillian au pays, j'ai raccroché et je suis allé voir Siegfried, qui étendait de la paille dans les boxes des Trois Grâces. Je lui ai dit :

— Lil est blessée.

Il a posé sa fourche, s'est essuyé les mains sur sa salopette et a attendu, bras ballants, que j'en dise plus. Cet homme ne fait jamais un geste de trop.

— C'est le cerveau, ai-je dit.

Ensuite, je me suis mis à pleurer, le visage dans les mains, assis sur la terre battue de l'allée de l'écurie.

J'ai entendu que Siegfried reprenait la fourche qu'il avait posée contre la paroi de la stalle. Il a dit quelque chose, dans cette langue des Nisga'as qu'il a toujours refusé de m'apprendre, puisque, selon lui, ça ne me regarde pas, je suis un Blanc.

« Et Siegfried, ce n'est pas blanc, comme nom ? je lui demande toujours. Ça ne fait pas trop indien, sans vouloir te vexer. Red Cloud, d'accord. Crazy Horse, oui. Cochise. Geronimo. Yellow Knife. Mais Siegfried ? » Et lui me répond invariablement que sa mère a fait une erreur en lui donnant un prénom pareil, mais que tout le monde commet des erreurs.

Que ce n'était pas sa faute, à elle, si la première fois qu'elle avait entendu l'émission d'un poste de radio, ils passaient du Wagner.

Encore heureux que ce n'était pas du Mozart. Papageno ou Don Juan, ce serait misérable, pour un fier Indien de Colombie-Britannique. Siegfried, ça fait un peu grand blond à mon goût, mais au moins c'est guerrier, et le vieux Nisga'a a une âme de guerrier, on ne peut en douter.

3

Siegfried a ajouté autre chose dans sa langue. Je me suis mis en colère, le cul dans la poussière, en lui demandant d'arrêter de baragouiner des trucs incompréhensibles, et de parler anglais, au nom du Ciel.

— Il n'y a pas de traduction pour ce que j'ai dit, Waldo, a-t-il murmuré de sa voix si grave.

Je savais qu'il mentait, mais je devinais également que c'était pour m'épargner, car il devait juger que j'avais mon content de peine.

J'ai laissé les Trois Grâces et la propriété dans les mains du vieux, et j'étais là-bas, aux États-Unis, quand ils ont placé Lillian dans un hôpital militaire, au Texas. Je m'étais installé seul dans un motel, je refusais de voir Dorothy. J'étais un sac de rancœur. Au départ, ils m'ont tout simplement interdit de voir ma fille, sous je ne sais quel

prétexte administratif lié au fait que je n'étais pas « US citizen ».

Je leur ai juré que j'allais revenir avec une de leurs saletés de fusils d'assaut qu'on trouve en vente libre dans leurs boutiques de Yankees dégénérés, et que j'allais tirer sur tout ce qui bougeait si on m'empêchait de rendre visite à Lil.

Que j'allais leur en donner, du « US citizen ».

Ils ne m'ont pas envoyé la police militaire, mais des flics civils, deux mastodontes gonflés aux stéroïdes et aux T-bones. Je me suis cassé le petit doigt sur la tempe du plus gros des deux, tandis que l'autre me mettait à terre avec une prise vicieuse. Au poste de police, ce qui tenait lieu de chef à cette bande d'affreux m'a dit, en regardant dans mon portefeuille :

— En plus, vous êtes canadien. On en aurait dû s'en douter, avec cet accent ridicule.

Il aurait dit « chauve-souris tuberculeuse » ou « grosse araignée tropicale », dans sa bouche ç'aurait sonné plus sympathique que « canadien ».

— Oui ! Oui, je suis canadien ! Et votre accent à vous ? Un séquoia entend ça, il en tombe tout seul ! Vous autres, bande de tarés, vous vous imaginez que vous êtes...

— Pop ! pop ! pop ! Monsieur, mon fils aussi est dans les Marines. Ils l'ont envoyé en Afghanistan, est-ce que vous pouvez croire une chose pareille ?

— Je veux voir ma fille !

— J'ai lu un livre d'histoire sur ce pays. Ils se zigouillent entre eux, ou ils luttent contre des envahisseurs, depuis Alexandre le Grand et peut-être même avant. La guerre, c'est leur hobby. Et on y envoie mon fils. Un garçon de vingt ans tout juste ! En plus, ça fait deux mois qu'on n'a plus de nouvelles, sous prétexte que le courrier ou les appels pourraient être interceptés. On croit rêver. Comme sa mère et moi, on n'a pas reçu d'avis de décès, je suppose que ça veut dire qu'il est vivant.

— Je veux qu'on me laisse voir ma fille !

— Vous savez, monsieur, à force d'y réfléchir, je finis par me demander si l'armée, c'est une si bonne idée que ça, pour nos enfants.

J'en ai eu le souffle coupé, parce qu'il ne plaisantait même pas.

— Bon, monsieur... Wyatt, revenons à nos affaires. Je ne sais pas comment ça se passe là-haut chez vous au Canada, mais ici, on n'est pas fou de joie quand un étranger se présente à la porte d'un hôpital en prétendant qu'il va tuer tout le monde. Ça nous rend nerveux. Au minimum, tel que je vois les choses, vous allez vous faire expulser.

— Espèce d'enfoiré de salaud de fumier, ma fille est dans un lit avec le cerveau en capilotade ! Parce qu'elle s'est battue pour votre armée !

— Je vois ce que c'est. Vous êtes un sanguin. Avant toute chose, il vous faut du calme.

Deux jours durant, ils m'ont gardé dans une cellule. Je pensais au Futé. Je me disais que même ce corbeau se serait montré plus malin que moi. Surtout lui, en fait.

Le chef du bureau de police où je croupissais était un gros homme au teint pâle, tout particulièrement si on prenait en compte le climat alentour, qui tenait plus du four à pain qu'autre chose. Quand je suis enfin sorti de la cellule, il m'a invité à m'asseoir, et il a passé ses doigts boudinés sur ses cheveux secs et courts.

— Je connais des gens à l'hôpital militaire. On va vous laisser voir votre fille. Lillian Wyatt, c'est ça ? J'ai fait ce qu'il faut.

— Vous voulez dire qu'il n'y aura pas de poursuites ?

— Eh bien... non.

— Je peux y aller ?

— Le jeune Tom ici présent va vous conduire à l'hôpital. Ou plutôt, non. Tom, tu ramènes monsieur à son motel, qu'il puisse se rafraîchir un peu avant de voir sa fille. Après, tu l'emmènes à l'hôpital, en vérifiant au passage qu'il n'a pas embarqué une arme.

— Mais j'ai une voiture de location.

— Non, non, je vous assure. C'est un plaisir.

À la porte du poste, je me suis retourné pour remercier le gros homme, mais il m'a devancé, levant le poing et lançant :

— *Semper fidelis!*

Assis dans la voiture de patrouille, ça m'est revenu : c'était la devise latine des US Marines.

Toujours fidèles.